25677 a
Case
FRC
23101

SUR LE BONHEUR DES SOTS.

PAR Mr. DE NECKER.

LONDRES, 1782.

THE NEWBERRY
LIBRARY

SUR LE

BONHEUR
DES SOTS.

Pour être heureux, il faut être un Sot; cette vérité morale eſt une des plus anciennes du monde.

Depuis que les hommes ſont réunis en ſociété, il s'eſt établi entr'eux une comparaiſon continuelle, ſource de leurs peines & de leurs plaiſirs; cette comparaiſon varie dans ſes objets & différe dans ſon étendue. Les uns ſe tranſportent aux extrémités de la terre & juſqu'aux ſiécles les plus reculés, pour ſe meſurer avec tous les grands hommes qui exiſtent

ou qui ont existé; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs cotteries; d'autres enfin se contentent de prouver plus de bon-sens que leurs femmes ou leurs enfans; tous jouissent par un sentiment semblable.

Dans cette lutte générale du monde, quel est l'athlete le plus sûr de vaincre? c'est l'homme encore armé de sa robe de peau, c'est le Sot, c'est mon héros.

Que lui importe que les autres l'élévent ou le rabaissent, il porte avec lui son pied-d'estal; oui, son opinion lui suffit; c'est un duvet enchanté sur lequel il s'étend voluptueusement, & s'endort avec délices. Ah! comment pourrai-je assez bien peindre sa félicité? comment pourrai-je parler dignement de Cliton, de Cisippe, ou d'Allindas? Sans cesse occupés d'eux-mêmes, la satisfaction qu'ils en ont, éclate dans leurs yeux; l'un la manifeste étourdiment & de bonne foi, l'autre la développe avec méthode, il veut compter lentement son trésor; celui-ci enfin la contient sous un sérieux composé, afin d'ajouter encore à la jouissance de son mérite, par le sentiment d'un modération héroïque.

L'aimable choſe qu'un Sot rempli de lui-même! il ſe déploie preſque toujours avec une biſarrerie charmante, & en effet il doit être néceſſairement original, puiſqu'il s'occupe uniquement d'un objet, auquel les autres n'ont jamais penſé: le Sot & l'homme de génie ſont l'ornement du monde, toutes les claſſes intermédiaires ſont ſans expreſſion & ſans vie, ce ſont des plaines arides entre deux monts pittoreſques.

Mais ſi le Sot & l'homme de génie figurent également ſur la terre, leur bonheur eſt bien différent.

L'homme d'eſprit, l'homme pénétrant, en ſaiſiſſant tous les rapports, réunit mille objets divers ſous quelques principes généraux; pour lui le tableau du monde ſe rétrécit, & ſes couleurs ſe rapprochent; à peine, au milieu de ſa carriere, il s'apperçoit déja que tout ſe reſſemble, & rien n'excite plus ſa curioſité.

Le Sot, à qui tous ces rapports échappent, au bout de deux cens ans de vie, & ſans ſortir de ſa cité, trouveroit encore à s'étonner: comme il ne claſſe point les idées, comme il

n'en généraliſe aucune, tout eſt détaché pour lui dans l'univers, tout eſt piquant, tout eſt phénomene; ſa vie eſt une enfance prolongée, la nature conſerve pour lui ſa fraicheur.

Aux yeux de l'homme obſervateur, l'avenir n'eſt bientôt qu'une réproduction probable du paſſé, & il le regarde ſans plaiſir; pour le Sot, c'eſt une création nouvelle, & le charme de l'eſpérance embellit tous ſes jours.

L'homme qui réfléchit, & dont la méditation embraſſe mille combinaiſons diverſes, s'il doit choiſir, s'il doit prendre un parti, un nombre infini de motifs différens & contraires, ſe précipitent vers ſa penſée, & toute l'activité de ſon eſprit ne peut ſuffire à la multiplicité de ſes perceptions; il eſt indécis, il eſt tourmenté.

Le Sot choiſit à l'inſtant, il n'a preſque jamais rien à comparer; ſon œil eſt un verre officieux, qui ne tranſmet jamais à ſa penſée qu'un ou deux objets à la fois.

Un autre malheur des gens d'eſprit, que les Sots ne connoiſſent point, c'eſt la difficulté qu'ils trouvent à ſe faire entendre; leur

raiſon eſt un ſixiéme ſens, dont ils tachent en vain d'expliquer les effets; trompés par la figure humaine, ils ſont des efforts incroyables, pour tranſmettre aux autres leurs idées, & s'ils ne parvenoient pas enfin par l'expérience à ne voir dans la plûpart des hommes qu'une image ou qu'un mannequin, ils paſſeroient leur vie dans les tourmens des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, ſi l'homme d'eſprit ſe replie ſur lui-même, le ſpectacle de ce qui lui manque vient le troubler ſans ceſſe dans la jouiſſance de ce qu'il poſſéde, il n'eſt jamais content.

Le Sot ne connoît point ces peines; s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore & le conſidere, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection eſt une roche eſcarpée, dont la cime ſe perd dans les nues; pour les Sots, c'eſt un globe parfait qui tourne ſeul ſans ceſſe ſur lui-même, chacun s'y voit au ſommet, & s'imagine marcher ſur la tête de ſes ſemblables.

Non, rien ne ſauroit troubler la ſérénité d'un Sot, il ne connoît ni l'envie ni la jalouſie; comme il met ſa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle. A trente ans ſi Damon devient Conſeiller, il arrange ſes cheveux pour aller juger, il juge en effet, & s'il réfléchit au reſpect qu'on doit avoir pour lui, il ſe revêt d'une gravité majeſtueuſe; mais il a de la peine à la ſoutenir; une boucle qui s'ébranle dans la perruque de ſon confrere, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ſes aîles à la lumiere, tout réveille en lui l'idée de ſa ſupériorité & l'excite à rire. S'il vient à parler, ſon ſérieux court encore un nouveau danger; car il ne ſauroit trancher un pronom poſſeſſif, il ne ſauroit dire, *je*, *moi* ou *mon*, ſans que l'image d'une auſſi charmante propriété ne vienne le châtouiller délicieuſement; ſes traits reſſerrés ſe dilatent malgré lui, & ſon viſage céde à l'attrait du plaiſir.

Voyez deux Sots s'entretenir enſemble, ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement; tandis que l'un parle, l'autre eſt dans un point de vûe qui le ravit, c'eſt entre ce qu'il a dit & ce qu'il va dire; ils ſe promettent, en ſe quittant, de revenir bientôt s'epa-

nouir enſemble, & chacun d'eux croit bonnement avoir produit, par ſes ſaillies, toute la joie de ſon ami. C'eſt ſouvent avec une défiance timide que l'homme d'eſprit dit des choſes fines & ingénieuſes, la délicateſſe de ſon goût le rend difficile, il voudroit s'étonner lui-même; il a d'ailleurs obſervé les replis de l'amour propre; il a cru remarquer que la plûpart des hommes ne ſe déterminent à trouver de l'eſprit à un de leurs ſemblables, qu'autant que, par ſa modeſtie, il a l'air de l'ignorer, & laiſſe à ſes admirateurs les honneurs de la découverte pour conſolation de ſon triomphe.

Le Sot n'eſt jamais tyranniſé par ces ménagemens, il diſtribue ſes idées avec une confiance pléniere, & s'il s'élance par fois juſqu'à quelque réflexion commune, il la publie à ſon de trompe, il détache un air fin pour lui ſervir de cortége, & tout rayonnant de ſa gloire, il ſe tranſporte à quelques pas de lui-même pour ſe contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre, & dans cette douce occupation, troublé par une heureuſe ivreſſe, il eſt fier des tributs qu'il s'eſt payé lui-même.

Enfin l'homme d'eſprit amoureux n'eſt preſque jamais ſatisfait, la fineſſe de ſa vûe eſt

un obſtacle à ſon bonheur; un mot qui échappe à ſa maîtreſſe, un regard qu'il lui ſurprend, un ſon de voix qu'il interprête, mille nuances imperceptibles, tout ſuffit pour le troubler dans ſes eſpérances, & lorſqu'il jouit enfin du plus tendre amour, ſon eſprit le pourſuit encore: il tourmente ſon cœur par les diſtinctions les plus ſubtiles; il doûte ſi c'eſt lui qu'on aime ou ſi c'eſt ſoi qu'on aime en lui; il craint d'être aimé parce qu'il aime, & non par le charme d'un aſcendant invincible: il analyſe l'amour, & ſes douceurs lui échappent.

Le Sot en jouit ſans être aimé, il croit faire ſur les femmes la ſenſation rapide qu'il fait ſur lui-même: ſon cryſtallin, heureuſement conſtruit, raſſemble dans ſon foyer tous les rayons divergens; & lorſqu'à peine il eſt apperçu, il ſe croit l'objet des regards du monde: il ſe croit aimé parce qu'il eſt aimable, il ſe croit aimable parce qu'il eſt un Sot, & ſur cette baſe inébranlable ſon bonheur eſt élevé. N'en ſoyons donc jamais en peine, le Sot fut un amant heureux, le Sot eſt un mari tranquille, & comme tout lui tourne en bien, s'il lui advient d'être cocu, comme il eſt poſſible, il l'eſt avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si vers l'aube du

jour il voit ſortir quelqu'un de l'appartement de ſa femme, il court vers elle, ouvre ſon écrin, compte ſes diamans, & rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas ſu les trouver.

Quel ſpectacle de bonheur ce tableau, tout foible qu'il eſt, ne préſente-t-il pas à nos yeux? y ſerez vous inſenſibles, peres & meres, & ne changerez vous jamais de ſyſtême d'éducation? C'eſt pour careſſer votre vanité, c'eſt pour agrandir votre pompe que vous voulez que vos enfans brillent par l'eſprit & par les lumieres, & que vous y travaillez avec tant d'ardeur; vous préparez les tréteaux ſur lesquels vous voulez monter, & dans votre orgueil impatient, les plus beaux momens de leur vie, leur enfance vous importune, ou, ſi vous êtes de bonne foi, quel eſt donc votre égarement? Quoi! parce que vous n'êtes heureux que par les ſuffrages des autres, vous vous croyez les bienfaiteurs de vos enfans, quand vous leur inſpirez ce ſentiment, & les aidez à le ſatisfaire. Cruels que vous êtes, pourroient-ils vous dire, vous auriez pu lier notre bonheur à notre opinion, & vous l'avez rendu dépendant de celle des autres: vous auriez pu placer dans nos réſervoirs l'eau qui eût étanché notre ſoif, & vous en avez ouvert la ſource dans le champ d'autrui.

Ceſſez donc de mériter ce reproche de la part de vos enfans; au lieu d'embellir leur perſonne, éblouiſſez leurs yeux, donnez-leur, s'il ſe peut, une opinion d'eux-mêmes indéſtructible, laiſſez les dans le monde ainſi cuiraſſés, & s'ils y ſont couverts de ridicules, ne vous en inquiétez point; c'eſt leur bonheur qui vous eſt confié, ce n'eſt pas leur gloire.

Vainement diriez-vous qu'il eſt de votre devoir de les faire avancer vers la perfection. La perfection de l'homme c'eſt le bonheur; & ſi par le don de la ſottiſe chacun trouvoit ce bonheur en lui-même, tant de vertus ſociales, auxquelles on donne aujourd'hui le nom de perfection, ne ſeroient plus que des ſacrifices inutiles. C'eſt la fineſſe de nos perceptions, c'eſt la délicateſſe de notre amour propre qui rendent cette perfection ſi pénible, il faut la chercher avec effort dans une réunion de qualités agréables aux autres, dans l'étude de leur goût & le ſoin de leur plaire: mais une telle perfection eſt un eſclavage, elle dépend de l'opinion, divinité altiere & biſarre. Ah! détournons à jamais de ſon culte ceux que nous aimons. Demandez à ceux qui l'ont ſuivi, quelles larmes ſecrettes il leur a fait répandre: mon héros n'en verſa jamais aux autels de l'opinion; l'homme d'eſprit eſt ſacrifi-

cateur & victime, le Sot à ces mêmes autels, eſt l'adorateur & le Dieu.

Aidez-moi donc, hommes d'eſprit! à multiplier les Sots ſur la terre; je peux bien ſentir leur bonheur, mais vous ſeul avez le pouvoir de propager un nouveau ſyſtême. Pourquoi vous y refuſeriez-vous? pourquoi cet air dédaigneux? la diſtance qui vous ſépare d'eux & qui vous paroît infinie, échappe peut-être à des millions d'êtres au-deſſus de vous. Qui ſait ſi dans l'univers chacun n'eſt pas le Sot d'un autre? qui ſait ſi vous n'êtes pas ceux des habitans de la lune, ou de quelques eſprits aëriens? eſt-ce parce que vous ne les entendez pas rire à vos dépens que vous n'en croyez rien? Mais vos Sots ne vous entendent pas, & c'eſt le caractere diſtinctif de la ſottiſe que de ne point appercevoir, ou de prendre toujours les limites de ſa vue pour les bornes de ce qui eſt.

Soyez donc plus timides & plus défians, & loin de mépriſer les Sots que vous rencontrez, admirez leur bonheur, & reconnoiſſez qu'il ne leur manque, pour prétendre au titre d'hommes de génie, que d'avoir été Sots par leur propre choix.

FIN.